



DRAME

# Guerre et paix intérieure

## FLANDRES

de Bruno Dumont

Avec Adelaïde Leroux,  
Samuel Boidin, Henri Cretel.

De la ferme à la guerre, l'itinéraire d'un jeune paysan devenu soldat : un film d'une rare violence, silencieux et dépouillé.

Dans les Flandres, un jeune agriculteur, Demester, a deux occupations : sa ferme et sa « femme », Barbe, une amie d'enfance. Il l'aime, mais il ne lui dit pas. C'est un paysan, un « taiseux ». Elle s'offre à lui à même sur le sol, dans les champs, la cour de ferme. Elle ne se déshabille pas, elle ôte le strict nécessaire. Muette, inexpressive, les yeux grand ouverts, elle est ailleurs. Lui est tout à sa fomication. Allez savoir ce qui se passe dans la tête des gens. Elle est généreuse, Barbe, elle s'offre à tous les garçons de passage. Demester ne dit rien, il n'en pense pas moins.

Personne ne parle beaucoup, dans « Flandres », le dernier film de Bruno Dumont (« La Vie de Jésus », 1996 ; « L'Humanité », 1999, grand prix du jury à Cannes, prix d'interprétation masculine et féminine ; « Twenty-nine Palms », 2003). La vie s'écoule au rythme des travaux agricoles, entre la ferme et le bourg, le bourg et la ferme, dans le nord de la France, du côté de Baillleul, la ville natale du cinéaste. L'appel sous les drapeaux de Demester et de ses camarades chamboule tout. Caserne, entraînement, combats : la vie ne tient plus qu'à un fil. Le spectateur fonce vers le grand tabassage, y compris le sien.

Il y a deux films dans « Flandres », où tout va par deux. Deux paysages,



Samuel Boidin et Adelaïde Leroux, deux non-professionnels excellents.

réels ou mentaux : une France endormie et un pays d'Orient au bord de l'explosion. Les Flandres, c'est la France en résumé : un pays toujours rural, au fond ; ce pays de rocailles où l'on parle arabe, c'est un Irak métaphorique, un champ d'intervention pour armées occidentales. Il y a la paix et la guerre. Il y a l'amour silencieux et la haine dans les hurlements. Des corps qui se donnent sans enthousiasme, mais sans contrainte, d'un côté ; des corps arrachés et violés, de l'autre. Des scènes de paix sorties de Maupassant et des scènes de guerre à rechercher du côté de « Full Metal Jacket » pour les combats et d'« Avoir vingt ans dans les Aurès », pour le reste, y compris le pire. Les comédiens (Adelaïde Leroux, Samuel Boidin, Henri Cretel et les autres), comme c'est l'habitude avec Bruno Dumont, ne sont pas professionnels. Interprètes, non, acteurs si, précise le réalisateur, ancien professeur de philosophie, car « ils donnent ce qu'ils sont dans l'action » ;

car « ils font, ils agissent, ils ne sont jamais en train de réfléchir à ce qu'ils sont ».

Le propos du cinéaste n'en est pas moins hermétique. Quand Demester, miraculé des combats, revient à sa ferme, il déclare son amour à Barbe. Faut-il avoir vécu la barbarie pour connaître la valeur de l'amour ? Celui-ci est-il indispensable à la rédemption ?

N'empêche. « Flandres » est l'un des films les plus étonnants du dernier Festival de Cannes. Un film coup de poing. Violent et sans appel. Il sera détesté par certains à cause de cette violence, il suscitera peut-être la polémique. Mais « Flandres », c'est aussi un film silencieux malgré le cliquetis des armes et les cris des suppliciés, filmé de l'intérieur des personnages : un film dépouillé comme une cellule de moine. On devine le réalisateur chercher l'épure, la vérité ne pouvant éclater que débarrassée de ce fatras.

EMMANUEL HECHT